

LA FRANCE EN AFRIQUE

+

SAHARA ET SOUDAN



UNE MISSION FRANÇAISE A TIMBOUCTOU

L'Algérie unie au Sénégal

Par GASTON DONNET

Membre de la Société de Géographie

Extrait du *Soir* (4 janvier 1893)

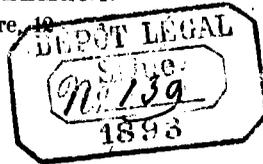
16° 11
IX
437

PARIS

IMPRIMERIE JOSEPH KUGELMANN

12, rue de la Grange-Batelière, 12

1893



SAHARA ET SOUDAN

I

La France a de grands devoirs à remplir en Afrique ; possesseur d'un magnifique domaine dont la richesse, l'étonnante fertilité ne sont plus niées que par les sceptiques de parti-pris, elle a une tâche de paix et de civilisation à accomplir.

Il faut qu'elle prenne entièrement possession des pays placés sous son influence, qu'elle y implante non pas ses usages et ses lois, qui ne conviendraient point encore aux indigènes, mais une administration intègre et une grande tolérance.

Une grande tolérance surtout. Les noirs en ont besoin. Ce sont de grands enfants courbés sous la main de despotes féroces, incapables d'acquérir la prospérité à laquelle la richesse de leur sol leur donne droit. Toujours divisés, morcelés en une infinité de petits Etats différents de races et de religion, ils sont constamment en guerre les uns contre les autres. Et quelle guerre !... Mais la campagne du Dahomey nous a suffisamment éclairés, pour

que nous jugions inutile d'insister davantage.

Quand la paix règne, les difficultés dans les échanges sont presque les mêmes. Alors chaque village élève rapidement le prix de ses marchandises et exige des droits formidables du malheureux trafiquant qui cherche des débouchés.

Dans le nord du Soudan, c'est bien autre chose. Des hordes, composées en majeure partie de Touaregs, font de fréquentes incursions dans l'intérieur et pillent, rançonnent sans merci les caravanes. Certains chefs les imitent : il y a quelques années Tidiani, roi du Macina, ne se gênait pas pour s'emparer de la totalité des marchandises qui arrivaient par la voie du Niger.....

II

On se fait cependant généralement en France une idée très fautive du nègre. On le représente comme apathique, fainéant à un degré inimaginable, incapable du moindre effort. C'est là une grave erreur : les récits des voyageurs — j'entends les voyageurs qui ont su voir — sont là pour le prouver. La vérité est que le nègre est souvent paresseux par raison. Et pourquoi veut-on qu'il amasse des richesses, quand il a la certitude que toutes

ces richesses seront pillées par ses ennemis, confisquées par ses chefs, exigées comme sacrifices par ses féticheurs ? Ce serait de la besogne inutile ; alors il se contente de gratter la terre et de semer, tant bien que mal, le mil dont il a besoin. Vienne une sécheresse... et voilà l'explication de ces famines soudaines qui désolent des districts entiers, fauchant des milliers d'existences.

La France a de grands devoirs à remplir en Afrique, disions-nous en commençant. Il faut qu'elle assure aux indigènes une paix durable, sérieuse ; pour cela il est nécessaire qu'elle supprime tous ces petits tyranneaux qui les oppriment et les exploitent. Et sans oublier son intérêt, il faut qu'elle organise, sur des bases solides, le commerce. La création de comptoirs, de factoreries s'enfonçant profondément dans l'intérieur, d'entrepôts pourvus de tous les produits susceptibles de plaire aux indigènes, s'impose.

Pour faire avec fruit ces échanges, un excellent moyen est à notre portée : la formation de compagnies coloniales. Il y a longtemps déjà que le Parlement est saisi de cette proposition ; M. Leroy-Beaulieu a rédigé sur la question un remarquable rapport. Et cependant, jusqu'ici rien n'a été fait : l'intérieur de l'Afrique — comme la Cochinchine et le Tonkin, du reste — loin d'être défriché par nos

colons, est encore sous la main des officiers d'infanterie de marine.

Ces braves militaires — je ne fais aucunes difficultés pour affirmer qu'ils sont animés des meilleures intentions — font là-bas de détestable besogne : cela est incontestable. Ils exercent leur métier avec conscience ; ils se battent pour gagner du galon. Mais que cette ambition, bien légitime du reste de leur part, nous a déjà coûté cher !

Qu'on se souviennne des expéditions du colonel Archinard ! Il est bien entendu que je ne parle pas de la brillante campagne du général Dodds. Là, il y avait une cause ; les provocations de Béhanzin méritaient un châ-timent ; il l'a eu : tout est pour le mieux.

Mais combien de fois n'y a-t-il pas eu l'ombre d'un prétexte vraiment sérieux dans les expéditions entreprises là-bas par nos troupes ! Je suis certain que, dans la plupart des cas, un fonctionnaire colonial, avec dix hommes d'escorte, aurait apaisé toutes les haines, rîomphé de toutes les difficultés.

III

Au surplus, il est bien démontré maintenant — le succès des dernières missions est là pour le prouver — que les indigènes ne demandent qu'à entrer en relations avec nous.

Seulement, ils y mettent des conditions. La première est que nous n'irons chez eux que dans un but purement pacifique ; ils veulent bien commercer avec nous, ils ne peuvent encore entendre parler de conquête et de soumission.

Qui donc oserait les en blâmer ?

Sans doute, ils ont déjà éprouvé, à ce sujet, bien des désillusions : une grande partie de leur territoire est entre nos mains. Mais cela n'a pas diminué leur énergie, et à chaque instant nos troupes du Sénégal sont obligées de partir en campagne pour couper court aux velléités de résistance de tel ou tel chef.

Et c'est justement cette politique de guerre à outrance que nous condamnons. Assez de sang a été versé. Le sabre a fait son œuvre ; il faut maintenant laisser le champ libre au commerce, le plus puissant des moyens de civilisation.

Que si l'on s'entêtait à persévérer dans cette voie funeste, un jour fatalement viendrait où c'en serait fait de notre puissance en Afrique. Tous les indigènes, sourdement travaillés par les sectes musulmanes du Sahara et du Maroc, se lèveraient contre nous...

Sans doute, nous aurions l'avantage. Mais à quel prix ! Il faudrait envoyer là-bas des milliers et des milliers d'hommes ; combien d'existences seraient sacrifiées...



Nous serait-il permis d'agir ainsi au moment où toutes les forces vives de la patrie peuvent être appelées, du jour au lendemain, à la frontière ?

C'est donc par la paix seule que nous garderons, pleines et entières, notre influence et notre autorité. C'est peu à peu, par étapes progressives, que nous pourrons arriver à implanter chez ces peuplades nos mœurs, nos usages, nos coutumes.

Et quand nous en serons arrivés à nos fins, par la seule force de la persuasion et de l'exemple, nous n'aurons pas — soyons-en bien convaincus — d'alliés plus fidèles et plus sûrs.

IV

Qu'a-t-on fait jusqu'à présent pour obtenir ce magnifique résultat ?

Beaucoup et peu. Je m'explique. Beaucoup, si l'on tient compte de l'énorme somme d'efforts fournis par une élite d'hommes convaincus, courageux et dévoués. Peu, si l'on envisage ce qu'il reste à faire.

Néanmoins le fruit de toutes ces campagnes, explorations qui ont tant intéressé l'opinion publique depuis cinq ou six ans, est loin d'être à dédaigner.

Un officier, le colonel Gallieni, a passé avec le sultan de Ségou un traité plaçant sous le

protectorat français le Niger, depuis Bam-mako jusqu'à Tombouctou. Cette convention a eu pour conséquence l'établissement de nos postes les plus importants du Soudan : Bafoulabé, Kita, Koundou, Niagassola et enfin Bammako, dont Caillé, en 1829, avait déjà signalé l'importance. Cette brillante campagne, accomplie sans grande perte d'hommes, nous a procuré une large part d'influence dans le Soudan occidental.

Plus récemment — je laisse de côté les diverses explorations, toutes intéressantes d'ailleurs, accomplies dans le Sénégal proprement dit et le Fouta-Djallon — plus récemment, dis-je, nous avons vu Binger, sans escorte et sans armes, ouvrir à la France tout le riche pays de Kong; Crampel, qui est mort en cherchant à réaliser un magnifique plan d'exploration; Dybowski et Maistre, qui ont continué l'œuvre de Crampel; Mesnard qui a trouvé une fin héroïque en voulant refaire, mais en sens inverse, le voyage de Binger; Mizon, qui le premier a atteint l'Adamaoua; Léon Fabert, qui a réussi, là où tant d'autres avaient échoué, à conclure un traité avec l'Adrar; et enfin, pour clore cette brillante énumération, Monteil, qui, reprenant l'œuvre de Barth et de Nachtigal, a joint le Sénégal à l'Afrique méditerranéenne par le lac Tchad.

Ajoutons encore à cette glorieuse pléiade le

nom de Brazza, qui avec tant de persévérance organise notre colonie du Gabon-Congo et nous verrons se dessiner, bien nettement, prendre corps l'idée développée maintes fois par M. Etienne : faire un tout de l'Algérie-Tunisie, du Sénégal, du Soudan occidental et du Congo.

V

Un point malheureusement a été oublié dans ce beau programme : le Sahara. Une ville et non la moins importante — je veux parler de Timbouctou — a été complètement abandonnée.

Et cependant, de par sa situation, cette vieille cité avec sa population de 25,000 âmes a une énorme importance pour nous. Située à 15 kilomètres seulement du Nigér, elle est le véritable entrepôt du Soudan occidental (Barth). Elle est le point de passage indiqué des caravanes qui se rendent du Sénégal à l'Algérie.

Habitée par des Berbères et des Bambaras, après au gain, doués d'un grand esprit commercial, la ville saharienne, quoique entourée d'ennemis : Touaregs, Peuls de Loud-Aliessi, Bourdanis et Fellahs qui la pillent, la rançonnent sans merci, a réussi cependant à conserver un mouvement d'affaires annuel de 26,000 tonnes.

Elle ne demande en ce moment qu'une chose : la paix, qui lui facilitera le développement de son commerce et de son industrie.

Qui pourra lui donner cette paix ? qui pourra faire rentrer dans leurs limites ces hordes pillardes qui la ruinent ? La France.

Et elle l'a bien compris, car en 1884, elle envoyait à Saint-Louis un ambassadeur porteur du message suivant :

Louange à Dieu, etc.

Nous avons appris que vous voulez venir vers nous.

Demandez au porteur de la lettre Allahdi fils de Bakar-Ghibéri.

Il vous signalera les productions du pays, notre mode de vivre, les points où vous trouverez de l'eau.

Si vous voulez venir pour faire du commerce, soyez les bienvenus.

Si vous venez pour autre chose que des traités et des conventions, sachez que la terre appartient aux Tourariks, Guilados, Brabis (Berbérés), Landsahrs, Bambaras et Peulhs.

Notez bien que les marchands ne peuvent rien faire sans traités.

Venez seulement pour faire du commerce.

Le jeudi 4 sobos, année 1301 après l'hégire.

Est-ce que cette lettre n'était pas claire ? Ne disait-elle pas : « Nous sommes des négociants, nous voulons travailler. Malheureusement, nous ne le pouvons pas, car les bandes

pillardes qui nous entourent, nous oppriment et nous ruinent. Venez à notre secours ; déli-vrez-nous. Vous serez suffisamment récom-pensés de vos efforts par le trafic que vous pourrez faire avec nous. »

Il est regrettable que notre gouvernement n'ait pas envoyé à Timbuctou la mission que sollicitait cette ville. Cela n'aurait pas coûté bien cher et aurait eu des résultats inappré-ciables.

Notre apathie peut avoir de très graves con-séquences. Déjà Barth disait en 1854 : « Le commerce de Timbuctou ne jouira d'un peu de sécurité que lorsqu'une puissance civilisée aura établi son autorité dans le sud du désert. » Que la vieille cité saharienne s'a-dresse à un autre Etat européen et nous nous verrons, ainsi que le disait très justemeni l'ex-plorateur Palat, enlever rapidement le fruit de nos travaux : « le commerce du Soudan nous sera à jamais fermé (1). »

(1). En 1887 cependant le lieutenant-colonel Gal-liéni, commandant supérieur du Soudan français envoya en mission à Tombouctou le lieutenant de vaisseau Caron et le lieutenant d'infanterie de ma-rine Lefort.

Ces deux courageux voyageurs ne purent attein-dre leur but. Ils furent arrêtés en vue de Kabara par Tidiani, roi du Macina, qui ne cessa, pendant

VI

Les échanges avec Tombouctou, qu'est-ce ? nous diront quelques-uns.

Beaucoup, répondrons-nous à ces sceptiques. Le tableau suivant le montre surabondamment :

Prix des marchandises à Tombouctou (1)

Ivoire (charge de chameau)...	100 fr.
Mil id.	40 »
Riz id.	70 »
Gomme id.	30 »
Or (6 grammes).....	10 »
Guinée filature (15 mètres).....	80 »
Petite guinée (15 mètres).....	35 »
Calicot (15 mètres).....	40 »
Fusil à deux coups	150 »

Le fret par fleuve est d'environ 100 francs par tonne.

La monnaie française, très demandée, a une valeur double de celle que nous lui attribuons.

tout le cours de leur voyage, de leur susciter des difficultés.

Quoique incomplète, l'exploration Caron et Lefort n'en est pas moins une tâche fort importante. Et les noms des deux officiers méritent d'être conservés à la science géographique.

(1) Tableau extrait du *Journal de route* du lieutenant Marcel Palat.

Il faut bien avouer que ce sont là des prix rémunérateurs et qu'un négociant qui s'installerait là-bas ne tarderait pas à en revenir avec une jolie fortune.

Et pourquoi ne ferait-on pas de Timbouctou un entrepôt de marchandises européennes? Nous lui vendrions nos céréales, nos moutons, notre laine, du sel, du café, des épices, et, en échange, nous recevions l'or et l'ivoire qui sont les deux marchandises les plus rémunératrices.

En attendant la construction du Transsaharien, pourquoi encore des caravanes ne s'équiperaient-elles pas pour suivre la route de Timbouctou à El-Goléah. Deux mille kilomètres en plein désert ne sont rien, si l'on tient compte de l'énorme bénéfice que l'on peut obtenir sur chaque article et du peu de valeur de la location d'un chameau. Reste le danger des Touaregs pillards : mais il est à demi conjuré puisqu'ils nous ont envoyé, ces jours derniers, des ambassadeurs chargés, sans aucun doute, par la puissante tribu des Hoggar et de Ben-Aklouf, de négocier un traité de paix.

VII

La route du Sahara ne doit cependant pas nous faire oublier celle du Niger, qui, à partir des chutes de Sotuba, près de Bamako, est

navigable toute l'année pour les chalands. Le grand fleuve devrait être la principale voie commerciale de cette partie du Soudan.

Nous avons déjà dit plus haut que, grâce au traité passé par le colonel Gallieni, nous avions sous notre protectorat tout le cours qui s'étend entre Bammako et Timbouctou.

Un seul obstacle pouvait s'opposer à notre marche : le sultan de Macina, auprès duquel s'est réfugié Ahmadou, détient la moitié de la route fluviale entre Massambugu et Timbouctou.

Un événement, heureusement, est venu supprimer — tout au moins en partie — cet obstacle.

Les journaux annonçaient dernièrement que l'ancien sultan de Ségou avait l'intention d'aller à la Mecque, d'où il solliciterait un sauf-conduit pour gagner Paris.

Là, il réclamerait au gouvernement une partie de son ancien royaume, en prouvant qu'il n'a pas provoqué la guerre.

Cette nouvelle est grosse d'importance.

Ahmadou se rapprochant de nous : c'est la paix assurée ; c'est le Macina, un des centres les plus importants du fanatisme musulman placé sous notre influence ; c'est le libre cours du Niger garanti.

Et dès lors, plus rien ne s'oppose à notre marche vers Timbouctou.

VIII

Il faut en profiter. Nous avons suffisamment démontré l'importance qu'il y aurait à entrer en relations avec cette ville qui occupe le foyer de convergence des routes entre le Sahara occidental et le Soudan.

Passer un traité avec Timbouctou, c'est résoudre le grand problème de jonction du Sénégal à l'Algérie.

Nous n'insisterons pas davantage.

Il faut agir sans retard. Si les pouvoirs publics ne veulent pas prendre en main l'exécution d'une pareille entreprise, on peut faire appel au conseil municipal de Paris, qui n'a jamais refusé son appui moral et pécuniaire à une grande œuvre susceptible d'accroître l'influence de la France; aux chambres de commerce, aux négociants, que la crise économique que nous subissons oblige à chercher de nouveaux débouchés; à tous les capitalistes intelligents et généreux...

Ils doivent être légion en France, ceux qui ne marchandent pas leur concours à une œuvre patriotique!

GASTON DONNET.

